

LA CHANSON DE L'ÉCHO

*Rôlant triste et solitaire,
Dans la forêt du mystère
J'ai crié, le cœur très las :
"La vie est triste ici-bas !"
L'écho m'a répondu : BAH !*

*Puis, d'une voix si touchante :
"Echo ! la vie est méchante !"
L'écho m'a répondu : CHANTE !*

*"Echo ! écho des grands bois !
"Lourde, trop lourde est ma croix !"
L'écho m'a répondu : CROIS !*

*"La haine en moi va germer
"Dois-je rire ou blasphémer ?"
Et l'écho m'a dit : AIMER !*

*Comme l'écho des grands bois
Me conseilla de le faire,
J'aime, je chante et je crois.
... Et suis heureux sur terre !*

THÉODORE BOTREL.

GÖTTE ET NAPOLEON

Toute l'Allemagne se dispose à organiser des fêtes solennelles en l'honneur de Goethe. Il peut être intéressant de rechercher à ce propos quels furent les sentiments du grand écrivain à l'égard de la France.

Nous trouvons ce renseignement dans le très beau livre de M. Mézières sur *W. Goethe. Les œuvres expliquées par la vie*.

Les Allemands, qui nous reprochent volontiers notre fétichisme pour Napoléon, ne devraient point oublier qu'il n'a trouvé nulle part de plus grands admirateurs qu'en Allemagne. Que de vieux soldats nés sur les bords du Rhin avaient suivi avec enthousiasme le drapeau français ! Que de princes allemands faisaient assaut de servilité et d'adulation auprès de leur vainqueur !

L'admiration de Goethe pour Napoléon était plus réfléchie que celle des gens du peuple, plus désintéressée que celle des souverains, quoiqu'il y mêlât quelques motifs personnels. Il savait gré, par exemple, à l'empereur d'avoir dompté la Révolution ; il le considérait même comme le seul prince qui fût en mesure d'opposer une digue au torrent révolutionnaire. Il aimait par conséquent en Napoléon le défenseur de son propre repos, l'homme qui lui assurait des loisirs tranquilles, sous un gouvernement fort, à l'abri des surprises de l'émeute parisienne. D'ailleurs, Napoléon était, à ses yeux, le plus grand esprit du siècle, un génie sans égal, par cela même sacré et digne de tous les respects. Cette supériorité de la puissance intellectuelle que Goethe respectait en lui-même comme une sorte de religion, il l'admirait aussi et l'honorait chez les autres. Il en était d'autant plus frappé chez l'empereur, que l'empereur lui avait témoigné personnellement plus d'estime et d'égards. Il resta toute sa vie sous le charme de l'entrevue d'Erfurt. En 1808, Napoléon, l'ayant fait venir, avait déployé pour le séduire toutes les grâces et toute la coquetterie d'un esprit plein de ressources. Goethe se rappelait toujours que l'empereur l'avait retenu pendant une heure, à une époque où les souverains de l'Allemagne sollicitaient comme une faveur quelques minutes d'audience. Tous les détails de cette entrevue s'étaient gravés dans la mémoire du poète. Napoléon, qui en Egypte emportait *Werther* dans ses bagages, en avait parlé en homme que le connaissait à fond, et s'était vanté de l'avoir lu sept fois. Quoi de plus aimable pour l'auteur de *Werther* ? Napoléon avait engagé Goethe à traiter au théâtre le sujet tout impérial de la mort de César ; Napoléon l'avait invité à se rendre à Paris afin de voir le monde plus en grand ; Napoléon lui avait dit : "Vous êtes un homme ;" Napoléon lui avait remis la croix de la Légion d'honneur, si rare alors et si recherchée dans toute l'Europe, même par les souverains.

Goethe rapporta de cette entrevue un sentiment de reconnaissance et d'admiration qu'il communiqua à

son entourage. A partir de ce moment, sa femme et son fils partagèrent avec lui le culte du grand homme. Quelques passages des œuvres de Goethe nous apprennent comment la pensée de la paix du monde était liée au maintien de la puissance de Napoléon, auquel d'autres attribuaient au contraire le don fatal de la troubler sans cesse. L'empereur était à ses yeux le seul souverain qui pût faire cesser la division séculaire des différents Etats de l'Europe, imposer à chaque prince sa volonté et obtenir de chacun d'eux le respect du droit de ses voisins. Il se formerait ainsi, pensait le poète, une grande confédération européenne sous le protectorat de Napoléon. Quand le maître aurait réglé le sort de chaque Etat, fixé les frontières respectives des royaumes et des principautés, qui oserait lui désobéir, qui oserait pour un intérêt particulier troubler l'harmonie générale et affronter le ressentiment d'un ennemi si redoutable ? La paix serait dès lors assurée, car il ne serait plus au pouvoir de personne de faire la guerre.

Goethe exprima ouvertement cette espérance dans une pièce de vers qu'il adressait, en 1812, à l'impératrice Marie-Louise, pendant leur séjour commun à Carlsbad. Pour garantir la durée d'un si heureux état de choses, il ne manquait à l'empereur qu'un héritier. Le roi de Rome vient de naître ; désormais, il n'y a plus à craindre pour la tranquillité du monde.

"Ensemble, dit le poète à Marie Louise, ils jouiront du bonheur de fermer d'une main douce le temple de Janus. L'impératrice, son enfant dans les bras, assurera la paix."

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que la campagne de Russie démentait cet optimisme. La désastreuse retraite de Napoléon ne modifia point les idées de Goethe. Il restait fidèle à son héros, convaincu de sa supériorité sur la coalition et attendant pour lui un retour de la fortune. Le jour même de la bataille de Leipzig, il écrivait en vers l'épilogue du *Comte d'Essex*, où perce le sentiment d'une admiration persévérante pour l'empereur. Sa femme, ayant témoigné quelque inquiétude en voyant tomber de son socle le buste de Napoléon, il la rassura et lui fit observer que le visage du héros était demeuré intact, que l'accident se bornait à quelques dégâts extérieurs. Il affirmait sa foi dans le succès de l'empire, à l'heure où l'empire succombait.

Son culte pour l'empereur survécut du reste à tous les désastres, à la bataille de Leipzig, aux événements de 1814, à Waterloo. Il semble même qu'il ait regretté quelquefois la victoire de la Prusse :

"Nous avions cru à la fin nous-mêmes, écrivait-il au ministre de Voigt, que Napoléon était un grand homme auquel cela valait la peine d'être soumis."

Les conversations de Goethe, recueillies par Eckermann, renferment de nombreux témoignages de l'admiration que le poète conserva jusqu'à la fin pour son héros favori. Un jour, Eckermann, qui venait de rencontrer Wellington dans un hôtel de Weimar, exprimait le regret de n'avoir pas vu Napoléon :

—Oui, répondit Goethe, cela aussi méritait d'être vu, cet abrégé du monde !

—Il avait grand air, n'est-ce pas ? reprit Eckermann.

—Il était lui, dit Goethe, et on le regardait parce que c'était lui, voilà tout !

"Napoléon, disait-il une autre fois, c'était là un homme ! toujours lumineux, toujours clair, toujours décidé, possédant à toute heure assez d'énergie pour mettre à exécution ce qu'il avait reconnu comme avantageux et nécessaire. Sa vie fut celle d'un demi-dieu qui marchait de bataille en bataille et de victoire en victoire. On peut dire que pour lui la lumière qui illumine l'esprit ne s'est pas éteinte un instant ; voilà pourquoi sa destinée a eu cette splendeur que le monde n'avait pas vue avant lui, et qu'il ne reverra peut-être pas après lui. Quand on a dit de Napoléon, ajoutait-il, que c'était un homme de granit, le mot était juste, surtout de son corps. Que n'a-t-il pas exigé et pu exiger de lui ! Depuis les sables brûlants des déserts de Syrie jusqu'aux plaines de neige de Moscou, quelle infinité de marches, de batailles, de bivouacs nocturnes, n'apercevons-nous pas ! que de fatigues, que de privations corporelles n'a-t-il pas dû

endurer ! peu de sommeil, peu de nourriture, et, de plus, toujours en activité d'esprit ! Quand on pèse tout ce que celui-là a fait et enduré, il semble qu'à quarante ans il devait être usé jusqu'au dernier atome, mais pas du tout ; à cet âge, on le voyait s'avancer encore toujours héros parfait."

Un jour où le fils de Goethe exprimait le désir de voir tous les exploits de Napoléon représentés par une série de tableaux :

"Ces exploits sont trop grands, répondit le poète ; ils feraient pâlir la peinture."

A. MÉZIÈRES.
de l'Académie française.

NOS GRAVURES

Dans notre numéro 800, du 2 de ce mois, nous avons parlé de l'attentat commis à Paris, le 20 août dernier, contre l'église Saint-Joseph plus particulièrement, par vingt mille anarchistes. Nous reproduisons, aujourd'hui, deux gravures donnant une idée de la désolation du lieu saint, ainsi que quelques renseignements supplémentaires.

En brandissant les lances de fonte de la grille, le couteau ou le revolver à la main, les envahisseurs se ruent dans la nef latérale de droite : le premier autel qui se présente à eux est l'autel du Purgatoire, ils abattent les statues de plâtre qui le décorent, brisent les chandeliers, les vases, tout ce qui leur tombe sous la main ; plus loin, un confessionnal est à demi renversé et les barreaux de bois en sont brisés ; les envahisseurs se ruent dans l'autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs où ils brisent en mille pièces la statue de la Vierge, dont les débris jonchent le sol.

Pendant, ce temps à droite et à gauche du porche central de l'entrée, deux solides bénitiers en pierre massive sont jetés à terre et brisés en quatre ou cinq morceaux, tandis que la chaire du donneur d'eau bénite est jetée à terre et à demi défoncée. A l'extrémité du transept de gauche, l'autel privilégié, consacré à saint Joseph, n'est pas plus épargné, des chaises sont lancées à toute volée dans les statues qui se brisent et dont les éclats tombent à terre.

De part et d'autre du maître autel deux gigantesques chandeliers de bronze doré sont jetés à terre, tordus, brisés : l'un d'eux est soulevé et à demi jeté par-dessus la barrière qui sépare le chœur de la chapelle de la Vierge ; sur l'autel lui-même le tabernacle est arraché de la table et jeté à terre, il tombe à plat sur les dalles du chœur, le hasard veut que le ciboire se renverse complètement et cache les hosties qu'il renferme à la vue des profanateurs qui s'empare du couvercle en or qui les recouvrait.

Pendant ce temps, d'ailleurs, d'autres envahisseurs se sont attaqués aux troncs de la nef latérale de gauche, dont quatre ont été défoncés et pillés.

Mais le sac de l'église dure depuis près de dix minutes ; les envahisseurs se lassent de crier sous les voûtes sonores, au milieu du sol jonché de débris de toutes sortes ; de l'un à l'autre ils se passent tous les objets de bois qui leur tombent sous la main, les chaises, les prie-Dieu, les bancs, un Christ de bois qu'ils ont trouvé dans une chapelle, ils en font un tas sur le pavé au milieu de la place, devant l'église, ils y mettent le feu et, en chantant la *Carmagnole*, dansent une sarabande folle autour du brasier, qu'ils alimentent de nouveaux débris arrachés à l'église pillée.

La police arrivée trop tard n'a pu arrêter qu'une trentaine de ces bandits, presque tous des jeunes gens de seize à vingt ans.

Les meneurs avaient pris la fuite.

Nos lecteurs admireront les superbes points de vue qu'offre le lac Témiscamingue. La semaine dernière, nous donnions des paysages du bas du fleuve Saint-Laurent ; en ce numéro, c'est du Nord de la belle province de Québec que nous donnons des vues : il faut avouer que le Canada tout entier, que chaque province en particulier, mais surtout notre Québec, sont admirables !